



Plaque trouvée sous le temple d'Harpocrate du Sérapéum d'Alexandrie ; texte bilingue grec – égyptien ancien, règne de Ptolémée IV Philopator, 221-204 avant notre ère (or, longueur 12 cm ; *Alexandria, Graeco-Roman Museum* P. 10035). Les deux textes ne sont pas identiques (cf. Philippe Borgeaud, Youri Volokhine, “La formation de la légende de Sarapis : une approche transculturelle”, in *Archiv für Religionsgeschichte* (ARG) 2. Band, Heft 1, 2000, p. 37-76, pp. 56-57) :

Texte grec :

« Le roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée et de la reine Bérénice, dieux Évergètes, à Harpocrate, selon l'ordonnance de Sérapis et d'Isis »

Texte hiéroglyphique :

« Le roi Ptolémée aimé d'Isis, fils du roi Ptolémée avec l'épouse du roi Bérénice, à Horus-l'enfant, selon l'ordre d'Osiris-Apis et d'Isis » (Traduction proposée par le Chanoine Étienne Drioton : cf. “Plaques bilingues de Ptolémée IV”, *Annales du Service des antiquités de l'Égypte* : supplément. – Le Caire, : Impr. de l'Institut français d'archéologie orientale, Cahier n° 2, 1946, pp. 97-112 ; le texte égyptien est ici écrit en écriture hiéroglyphique “cryptographique”, d'où la difficulté de sa lecture : voir aussi Étienne Drioton, “Les principes de la cryptographie égyptienne”, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 97<sup>e</sup> année, N. 3, 1953, pp. 355-364).

# ☐ Histoire interculturelle de l'Antiquité : vocabulaire grec d'origine égyptienne

Théophile OBENGA

*Intercultural History of Antiquity: Greek vocabulary of Egyptian origin.*

Le texte qui suit est un extrait de la troisième partie du livre de l'auteur intitulé *L'Égypte, la Grèce et l'École d'Alexandrie – Histoire interculturelle dans l'Antiquité – Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque*<sup>1</sup>, consacrée à un recensement et à l'analyse philologique des mots grecs d'origine égyptienne appartenant à différents registres. Pour illustrer cette facette des relations culturelles qui se sont nouées entre l'Égypte pharaonique et la Grèce antique trois thématiques ont été ici retenues : les **institutions**, la **philosophie** et la **religion**. Les abréviations utilisées sont explicitées à la fin du texte.

## I. Institutions – Titres

Ancien égyptien		<i>pr-ꜥ3, per-âa</i> , “Grande Maison”, “palais”, par la suite “Pharaon” (A. H. Gardiner, <i>Egyptian Grammar</i> , p.75). Le mot est composé : <i>pr</i> , “maison”, et ꜥ3, <i>âa</i> ; “grand” ( <i>pr</i> est masculin)
Démotique		<i>pr-ꜥ3, per-âa</i> , “pharaon” (E. 133).
Copte	περο πουρο περρα	(S), <i>péro</i> , “roi” (B), <i>pouiro</i> ( <i>pir-ô</i> ) (F), <i>pěr-ra, perra</i>
Grec	Φερών Φαραώ	<i>Pherôn</i> , (Hérodote, II, 111) <i>Pharaō</i> (LXX)

Précisons l'évolution sémantique du mot qui est devenue l'institution pharaonique elle-même :

- a) le mot égyptien *per-âa* signifie d'abord la “grande maison”, désignation du palais royal ;
- b) le “palais”, c'est-à-dire le roi et sa cour ;
- c) le “roi”, depuis la dynastie (1580-1350 avant notre ère).

La transcription cunéiforme assyrienne à l'époque de **Sargon II** (722-705 avant notre ère) est : *Pi-ir-3u-u*.

L'hébreu a aussi emprunté : *Parꜥ-ô, Par'ô* (Gen. 12 :15).

L'arabe *Firꜥawn* (*Bible* et *Coran*) provient du syrien, du syriaque *Perꜥûn*.

<sup>1</sup> Théophile Obenga, *L'Égypte, la Grèce et l'École d'Alexandrie – Histoire interculturelle dans l'Antiquité – Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque*, Paris, Khepera/L'Harmattan, 2005, pp. 209-238.

Le mot *pharaon* vient de l'égyptien *pr-âa*. L'espagnol est : *faraón*, l'anglais *pharaoh* (prononcez 'fərou').

Si l'on ajoute au démotique l'article *pa*, on obtient : *pa-pr-ꜣ*, *pa-p-ouro*, "celui du roi". Or l'exploitation, la commercialisation du papyrus était monopole royal dans l'Égypte. La forme à *pa-* (masculin) – et à *ta-* (pour le féminin) – est caractéristique en démotique aux époques saïte (à partir de 663 avant notre ère) et hellénistique. Cette forme *pa-p-ouro* présente un excellent prototype du mot grec *πάπυρος*, *pápyros* (*pápyros*), "papyrus" plante (*Cyperus papyrus*), plus tard avec le sens de "matériel à écrire", "matière pour écrire", puisque *pápyros* n'a pas d'étymologie jusqu'ici plausible (Voir **Josef Vergote**, "L'origine du mot *papier*", in *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, tome 416, *Mélanges Henri Grégoire*, III, Bruxelles, 1951, pp. 411-416).

De là, le latin *papyrus*, espagnol *papel*, français *papier*, polonais *papier*, anglais *paper*, allemand *Papier*, russe *papier*, etc.

Ancien égyptien		<i>mny</i> , le roi <b>Ménéès</b> .
Copte	ⲙⲏⲏⲁ	(S, B) <b>Mêna</b> , <b>Mena</b> , nom propre
Grec	Μῖν, Μῖνος Μήνης	<b>Mīn</b> , <b>Mīnos</b> ( <b>Hérodote</b> , II, 99) <b>Mēnēs</b> (chez <b>Manéthon</b> )

**Ménéès** est le premier roi de la 1<sup>ère</sup> dynastie (vers 3000 avant notre ère), fondateur de Memphis (*Mn-nfr*, "la Beauté (de Pépi) demeure" ; hébreu *Mōf*, aussi *Mōp* ou *Nōp*, assyrien *Me-im-pi*, néo-babylonien *Me-im-bi*, grec Μέμφις), capitale du pays.

**Hérodote**, vers 450 avant notre ère, écrit : **Mīn**, **Mīnos**, et **Manéthon**, vers 284 avant notre ère, orthographe : **Mēnēs**.

Chez les Coptes, **Mêna**, **Menas**, est un nom propre fréquent. Il existe un saint **Mina** (**Menas**, **Mena**), thaumaturge bien connu.

Le nom égyptien a été grecisé en Μήνᾶς, **Menas**. La forme **Mīn** d'**Hérodote** est l'ancienne transcription grecque (i = ē). La forme de **Manéthon**, **Mēnēs**, correspond déjà à l'orthographe copte (η = ē).

Ce qui est par ailleurs intéressant de noter, c'est que le nom du premier roi, du premier pharaon historique connu de l'Égypte (1<sup>ère</sup> dynastie), a traversé toute la longue histoire égyptienne, de la Période thinite à la Période gréco-romaine, plus de trois millénaires.

Ancien égyptien		<i>shmty</i> , la "Double Couronne" ( <i>Urk.</i> , IV, 565, 14 ; etc.) (mot à mot : "les deux puissantes")
Grec	Ψχέντ	<i>pschént</i> ( <i>Pierre de la Rosette</i> : stèle où est gravé en hiéroglyphes, en démotique et en grec, un décret de Ptolémée V, roi d'Égypte de 203 à 181 avant notre ère).

On lit dans le *Larousse* : "**Pschent**, coiffure des pharaons, formée des couronnes de Haute et de Basse-Égypte emboîtées, symbole de leur souveraineté sur les deux royaumes".

C'est clair. Le mot *pschent*, grec, français, est indigène, égyptien : le *p* de *pschent* est pour l'article *p3*, *pa*, devant le nom *shmty* (*chi* grec répond au *h* égyptien).

La Double Couronne, faite de la Couronne Rouge du Delta (Basse-Égypte) et de la Couronne Blanche de la Haute-Égypte est en effet le symbole de l'unité nationale : c'est un élément constitutif de la royauté pharaonique.

Ancien égyptien		<i>sr</i> , "prince, souverain", "conseiller", "noble"; "Juge supérieur" ( <i>WB</i> , IV, 188,3 – 189,9). Le mot existe dans les <i>Textes des Pyramides</i> (2350 avant notre ère). On écrit <i>srw</i> en moyen égyptien (2052-1778 avant notre ère). À l'époque tardive : <i>syr</i> , <i>syur</i> . Avec l'article ( <i>pa</i> ), on a le nom propre suivant, <i>p3 Sr</i> , <i>Paser</i> , "Le Noble"
Copte	ϥⲓⲡ	(S, B) <i>sioūr</i> , <i>syūr</i> , avec article défini <i>pe sior</i> <i>Pě Syūr</i> .
Grec mycénien		<i>Qa-si-re-u</i> , un fonctionnaire
Grec classique	βασιλεύς	<i>basileús</i> , "roi". Le mot subsiste en grec moderne.

Expliquons.

1. – Il y a un lien entre mycénien *qa-si-re-u* et *basileús*. Le grec chypriote qui est écrit avec le *Linéaire A* (vers 1200 avant notre ère) présente : *pa-si-le-u-se*, c'est-à-dire que la labio-vélaire (*q-*) du mycénien a disparu, et la consonne /r/ alterne souvent avec /l/ (ce sont deux liquides) ; la terminaison *-s* est notée en chypriote *-se*. On a donc :

- *qa-si-re-u*, "chef", "roi"
- *gwasileu* (s)
- *pa-si-le-u-se*
- *basileús* (John Chadwick, *Linear B and related scripts*, University of California Press, 1987).

2. – Or, le mot *basileús* n'a pas d'étymologie. Hors du grec, il n'y a rien de semblable dans tout le domaine de l'indo-européen :

« Il est vain de chercher une étymologie à βασιλεύς. Le mot semblerait emprunté. »  
(Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Éditions Klincksieck, 1983, p. 168).

3. – On peut donc tenter de chercher une telle étymologie.

Voici ce que nous apprend l'histoire :

« L'Égypte qui avait entretenu, spécialement au cours du siècle, un commerce suivi avec les Crétois, s'ouvre aux Mycéniens qu'elle accueille librement entre 1400 et 1340. » (Jean-Pierre Vernant, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F., 1962, p. 12).

Ainsi, les Crétois, les Mycéniens (et tous les autres Grecs d'Asie, plus tard), ayant eu des contacts étroits et prolongés avec l'Égypte pharaonique, ont dû emprunter à l'institution pharaonique où *paser* servait à désigner le fonctionnaire le plus haut.

Par exemple, au temps de **Ramsès II** (1301-1235 avant notre ère), la famille du vizir **Paser** occupait tous les grands postes de responsabilité dans l'État, mais « *le nom de Paser est assez commun, il signifie 'le dignitaire'* » (**Claire Lalouette**, *L'Empire des Ramsès*, Paris, Fayard, 1985, p. 197).

Après les dégâts de l'invasion dorienne, l'*anax* mycénien qui avait des compétences dans les domaines de la guerre, de l'économie, de la célébration des fêtes en l'honneur des dieux (tokharien B *nakte*, "dieu"), se voit remplacé par le *basileús* :

« *Dans la chute de l'empire mycénien, le système palatial s'écroule tout entier ; jamais il ne se relèvera. Le terme anax disparaît du vocabulaire proprement politique. Il est remplacé, dans son emploi technique pour désigner la fonction royale, par le mot basileus.* » (**Jean-Pierre Vernant**, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, P.U.F., 1962, p. 27).

4. – L'accadien qui a repris le mot égyptien *pa-ser* l'a rendu par : *pasia-ra*.

La racine indo-européenne + *rég*, "roi, chef", est historiquement attestée : sanscrit *rāj-*, latin *rēx*, etc. Le grec ne manque pas de mots pour dire : "chef", "roi", "souverain", "maître absolu" : *koíranos*, *tyrannos*, *kyrios*, etc., tous avec des possibilités étymologiques en indo-européen, sauf le mot *basileús*.

Dès lors, on peut faire dériver le grec (*qa-si-re-u* / *gwasileu(s)* / *pa-si-le-u-se* / *basileús*) de l'égyptien *pa-ser*, tout comme l'accadien *pasia-ra*, car les correspondances consonantiques concordent, à partir du proto-type pharaonique :

- a. *p-s-r* (*pa-ser*)                      égyptien
- b. *p-s-r* (*pasia-ra*)                    accadien
- c. *q-s-r* (*qa-si-re-u*)                  grec mycénien
- gw-s-l* (*gwasileu-s*)
- p-s-l* (*pa-si-le-u-se*)                chypriote
- b-s-l* (*basileús*)                    grec classique

<b>Ancien égyptien</b>		<i>k3ry-šry</i> , <i>kšry-shery</i> , en néo-égyptien (environ de 1575 – 715 avant notre ère) : <i>WB</i> , V, 135, 1. le mot a le sens de "guerrier", d'après les attestations démotique et copte
<b>Démotique</b>		<i>gl-sr₂</i> "guerrier" (E., 588) ; <i>gelc-syr</i> , <i>gâlâ-shyr</i> (E., 574)
<b>Copte</b>	Ⲅⲗⲁⲩⲓⲣⲉ	(L), <i>galashirē</i> , "guerrier", "géant" (dans les textes manichéens)
<b>Grec</b>	καλασίριες	<i>Calasiries</i> , au pluriel : une catégorie de guerriers égyptiens ( <b>Hérodote</b> , II, 164, etc.)

Les *Calasiries*, membres d'une des deux classes de guerriers de la Basse Époque, occupaient l'Est et le centre du Delta : ils étaient au nombre de 250 000 hommes. Chacun de ces guerriers possédait une terre d'environ un hectare, exempt de taxes. L'autre classe comprenait les *Hermotybies*, à l'Ouest du Delta, au nombre de 160 000 hommes.

Ancien égyptien		<i>imy-r3 šn.t</i> , “chef de la police” : dynastie (1580-1350 avant notre ère)
		<i>imy-r3 šn</i> , “chef d'un temple, d'une administration”, “contrôleur” : dynastie (1166-1085 avant notre ère)
Démotique		<i>mr šn</i> (= <i>l3 šn n</i> , <i>la shen</i> ), “grand prêtre” (E., 166)
Copte	λαφιανε	(S, L) <i>lashanē</i> , “lashané”, titre administratif d'un fonctionnaire, magistrat d'une localité (sens religieux perdu)
Grec	λεσώνις	<i>Lesōnis</i> , d'abord titre militaire, ensuite titre de prêtre, enfin titre administratif dans le monde grec de l'époque hellénistique.

Pendant la seconde domination perse (341-332 avant notre ère), **Pétoris** succéda à son frère dans l'office de grand prêtre de **Thot**, et passa sept ans comme *lésônès* de ce dieu, administrant ses biens, sans faute : **Gustave Lefebvre** traduit ainsi l'un des titres de **Pétoris** (ce que **Miriam Lichtheim** traduit en anglais par “contrôleur”) : *tombe de Pétoris à Touna el-Gebel, nécropole d'Hermopolis, centre cultuel de Thot*.

## II. Philosophie

Ancien égyptien		<i>Imntt</i> , “Occident” ( <i>Livre des Morts</i> , 29,2 ; 278,14. Urk., 423,1)
Démotique		<i>Imntt</i> , “nécropole” (E., 34)
Copte	AMNTE AMEN+ EMNTE	(S, A, O) <i>Amntē</i> , “les enfers”, comme séjour des morts (religion païenne) ; “l'Enfer”, comme séjour des damnés (religion chrétienne) (B) <i>Amēnti</i> (A, L) <i>Emntē</i>
Grec	Ἀμένθης	<i>Aménthēs</i> ( <b>Plutarque</b> , <i>Isis et Osiris</i> , 362, d)

Pour les anciens Égyptiens l'Occident (l'Ouest) où le soleil se couche, était l'empire des morts :

« Ainsi, le lieu souterrain où ils croient que les âmes s'en vont après la mort, ils l'appellent Amenthès » : καὶ τὸν ὑποχθόνιον, τόπον, εἰς ὃν οἴονται τὰς ψυχὰς ἀπέρχεσθαι μετὰ τὴν τελευτήν, Ἀμένθην καλοῦσι (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, 362 d ; ou §29).

Le “bel Occident”, c'est d'abord la nécropole, qui se trouve presque toujours sur la rive occidentale du Nil. Le point cardinal “Occident” était, pour les croyances métaphysiques égyptiennes, l'empire des morts. L'*Amenti* reçoit les âmes et leur donne leurs récompenses

après la pesée du cœur ou de la conscience des défunts. L'homme choisit donc son destin dans l'au-delà en fonction de la nature de sa vie sur terre.

**Plutarque**, fort averti de la richesse et de la complexité de la métaphysique pharaonique, a donc préféré conserver le mot égyptien *Amenti*.

Avant toutes les "Religions révélées", avant toutes les mythologies méditerranéennes dans l'Antiquité, l'Égypte pharaonique est la première civilisation à avoir élaboré une conception de l'immortalité de l'âme humaine : « *Les Égyptiens sont aussi les premiers à avoir énoncé cette doctrine, que l'âme de l'homme est immortelle* » : *πρῶτοι δὲ καὶ τόνδε τὸν λόγον Αἰγύπτιοι εἰσι οἱ εἰπόντες, ὡς ἀνθρώπων ψυχὴ ἀθάνατος ἔστι.* (**Hérodote**, II, 123).

En effet, les entités vitales et spirituelles *ka* et *ba* survivaient à la mort du corps, destiné tout de même à la momification.

Dans l'*Amenti*, étaient les *Jardins d'Ialou*, une sorte d'Égypte céleste, d'une fertilité inépuisable : les âmes justes (*akhou*) vivaient dans cette abondance, à jamais.

<b>Ancien égyptien</b>		<i>b3, ba</i> , "âme", "double" ( <i>WB</i> , 1,411,6 – 412,10) ; anglais "soul" ; pl. <i>b3w, baou</i> , "âmes" (des morts), aussi "puissance"
<b>Démotique</b>		<i>by</i> , "âme" (E., III)
<b>Copte</b>	<b>BAI</b>	(O) <i>baī</i> , "âme", "esprit" (O = vieux copte)
<b>Grec</b>	βαί	<i>baī</i> , pl. <i>biou</i>

**Horapollon** (seconde moitié du siècle de notre ère) avait écrit des traités expliquant les principes de l'écriture hiéroglyphique, souvent avec justesse. Par exemple : l'abeille (*mélissa*) représente le roi (*basileús*) : **Horapollon** (I, 62). En effet, l'abeille symbolise et représente le roi de Basse-Égypte.

Toujours avec justesse, le même **Haropollon** pose βαί, *baī* = ψυχή, *psychē* (**Haropollon**, I,7). L'équation est correcte. En effet, anciennement, l'âme (*psychē*) signifiant l'âme séparée d'un mort, souffle plus ou moins matériel qui séjourne dans l'**Hadès** (*Iliade*, *Odyssée*) et apparaissant sous la forme d'une chose légère et volante.

D'autre part, le glossaire copte-grec (*Aegyptus*, revue italienne d'égyptologie et de papyrologie, éditée à Milan, VI, 1925, p. 197) donne βαυεφῶθ, *bainephōth* = ⲃⲁⲎⲉⲫⲟⲩ, *msah*, "crocodile". L'autre désignation du "crocodile" est donc "âme de *Nephōth*" *b3 n Nfr-Htp*, *Nfr-Htp* étant un nom donné à plusieurs dieux, par exemple à Khonsou de Thèbes).

Cette forme grammaticale et lexicale pour désigner certains animaux par exemple est conforme au génie de la langue :

- phénix *b3 n Wsir*, l'"âme d'Osiris" ;
- bélier *b3 n* , l'"âme de Ra" ;
- crocodile *b3 n Sbk*, l'"âme de Sobek" ;
- crocodile *b3 n Nfr-Htp*, l'"âme de Nephōth".

Ce qui est important ici, c'est de noter *baī* grec dans *bainephōth*, *baī* dérivant de l'égyptien *ba*, "âme".

Le mot égyptien *ba* relève du vocabulaire métaphysique de l'Égypte ancienne. Il s'agit d'une partie essentielle de la personne humaine figurée sous forme d'oiseau, revenant après la mort sur terre.

Ce terme *ba* et d'autres de la même catégorie (*3h, akh*, "esprit lumineux" ; *k3, ka*, "esprit", "force vitale", "essentialité", etc.) se retrouvent dans toute l'Afrique noire, avec des significations absolument identiques.

Pour être précis, nous avons, chez les Bantu-Mbochi ces termes philosophiques :

- *bà*, "intégrité morale", "plénitude" (*à dí bá*, "il (ou elle) a tous ses esprits") ;
- *o-kâ*, "essence clanique d'un individu" (ce qu'il y a de profond et d'hérité dans l'âme de quelqu'un) : mot qui ne s'emploie que lors des "palabres" familiales importantes.

En duala (Cameroun), l'expression *ná báí* signifie : "avec (*ná*) toute la force (*báí*)". Ex. : *Il lui a donné une gifle "sur la joue de toute sa force" : ó láma ná báí.*

<b>Ancien égyptien</b>		<i>nww</i> , "eaux primordiales" desquelles proviennent les dieux créateurs ; "fluide-ether" incréé, mais d'où tout est sorti : les dieux et toutes leurs créatures ( <i>WB</i> , II, 214, 18 – 215, 12) ; graphie ancienne également : <i>nww</i> . Le mot existe dans <i>les Textes des Pyramides</i> (2350 avant notre ère)
<b>Démotique</b>		<i>nwn</i> , "eau primordiale" (+ <i>nūn</i> ) (E., 211)
<b>Copte</b>	<b>NOYN</b>	(S, B, O), <i>noun</i> , "abîme", "abysse", "profondeurs"
<b>Grec</b>	νοός	<i>nóos</i> , contracté en <i>voŭς, noŭs</i> , "intelligence, esprit". Chez <b>Anaxagore</b> (Frag. 12) et chez <b>Platon</b> ( <i>Timée</i> , 48 a), <i>noŭs</i> est l'intelligence suprême.

Expliquons.

En grec, le mot *nóos*, contracté en *noŭs* (génitif *noŭ*, datif *nō*, accusatif *nōn*, etc.), est un nom d'action à vocalisme *o*, mais sans étymologie établie.

Le mot grec peut bien provenir de l'égyptien *noun, nouou*, "Entité Primordiale" d'où est sorti de lui-même le Dmiurge, soit l'Intelligence suprême (**Râ, Atoum**, etc.).

La Métaphysique égyptienne permet de mieux comprendre pourquoi **Anaxagore de Clazomènes** et **Platon d'Athènes** ont fait de *nous* l'Intelligence suprême.

Au plan linguistique propre, l'égyptien peut expliquer le radical grec : *noun, nouou* > *nó-os, no-ŭs, no-ŭ, nō-n*.

N'oublions pas qu'**Anaxagore** (vers 500 - vers 428 avant notre ère) et **Platon** (428/427 - 348/347 avant notre ère) ont accompli, l'un et l'autre, le voyage d'étude dans la Vallée du Nil.

Ancien égyptien		<i>db3r, dbir</i> , “châsse d’une divinité” <i>WB</i> , V, 349), en néo-égyptien (environ de 1573 à 715 avant notre ère)
Copte	ⲧⲁⲃⲓⲣ	(S, B), <i>tabir</i> , “sanctuaire” ( <i>d &gt; t</i> )
Grec	δαβιρ	<i>dabir</i> (LXX)

Dans *LXX* (I *Rois* 6 : 5) nous lisons : “*Il adossa au mur du temple une annexe autour du Hékal et du Debir*” : κικλόθεν τῷ ναῶν καὶ τῷ δαβιρ.

Le grec présente pour l’habitation du dieu : ναός, *naós*, “temple” en tant que construction, et ἱερός, *hierós*, “sanctuaire”. Le grec moderne présente ἱερός, *hierós*, “sacré”, et ναός, *naós*, “temple, église”.

Le grec a emprunté *dabir* à l’égyptien pour signifier l’endroit sacré du temple abritant la statue du dieu.

L’hébreu *hēkāl*, “palais”, “temple”, est un emprunt fait à l’accadien *ēkallu*, qui vient lui-même du sumérien *é-gal*, “grande maison” (le mot est assez répandu : arabe *hīkal*). L’hébreu *dēbīr*, “sanctuaire”, est un emprunt à l’égyptien.

Ancien égyptien		<i>rmt</i> , “homme”, graphie ancienne ( <i>WB</i> , II, 421,9 – 424,13) ; au Moyen Empire (2052-1778 avant notre ère), la forme <i>rmt.t</i> , “humanité”, “gens”, est collective.
Démotique		<i>rmt</i> , “homme” (E., 247) <i>rmt.t</i> , “femme” (E., 248), forme disparue en copte.
Copte	ⲣⲟⲙⲉ ⲣⲟⲙⲓ ⲗⲟⲙⲉ	(S), <i>rōmē</i> , “homme, être humain”, “mari” (B), <i>rōmi</i> (F), <i>lōmi</i>
Grec	πίρωμις	<i>pirōmis</i> , “l’homme” par excellence ( <b>Hérodote</b> , II, 143-144).

**Hérodote** écrit en effet : “*Pirōmis*, traduit en langue grecque, signifie “homme de bien” : πίρωμις δέ ἐστι καὶ Ἑλλάδα γλῶσσαν καλὸς κάγαθός.

En grec, le mot est déterminé par l’article défini égyptien *p3*, *pa*, qui devient *pi* en grec (*pi-rōmis*) ; le -s hellénise le mot égyptien (*pi-rōmi-s*, *pirōmis*).

En Mbochi (langue bantou du Congo) *o-lòmì* signifie : “mari” (exactement comme en copte), “mâle”<sup>2</sup>.

L’expression grecque *kalòs kagathós* (“beau et bon”) renferme une valeur sociale : elle exprime l’idéal du citoyen qui doit être courageux, noble, utile, bon et beau (au sens moral), bref l’idéal de l’homme de bien.

Les anciens Égyptiens, responsables de la civilisation pharaonique, se considéraient eux-mêmes comme des “hommes par excellence”, d’après leurs propres commentaires accompagnant les bas-reliefs représentant les principales races humaines connues d’eux.

<sup>2</sup> Théophile Obenga, *Origine commune de l’égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction à la linguistique historique africaine*, Paris, Éditions L’Harmattan, 1993, pp. 316-317.

En grec, le mot φιλοσοφία, *philosophía*, c'est-à-dire “goût pour la sagesse, la science” est un composé de dépendance progressif : φίλο *philó-* “qui aime”, τὸ σοφόν *tò sophón*, “la science, la sagesse”.

Or, dans ces deux parties (*philó* - et *sophón*) le mot *philosophía* n'est pas natif, indigène, autochtone. En effet, ni *philó-* ni *sophós* n'ont d'étymologies en grec, en indo-européen.

Ancien égyptien		<i>sb3, seba</i> , “instruire, éduquer” ( <i>WB</i> , IV, 83, 18 – 84, 14) : Ancien Empire (2780-2280 avant notre ère).
		<i>sb3w, sebaou</i> , “maître, éducateur” ( <i>WB</i> , IV,85,I-5) : Ancien Empire
		<i>sb3y, sebaï</i> , “maître, éducateur” ( <i>WB</i> , IV,85,I-5) : Moyen Empire (2052-1778 avant notre ère)
		<i>sb3w.t, sebaout.t</i> , “enseignement” : moyen égyptien ou égyptien classique (environ 2240-1990 avant notre ère)
		<i>sb3y.t, sebaï.t</i> , “punition” (d'un élève) : néo-égyptien (environ 1573-715 avant notre ère) : <i>WB</i> , 11, 85, 10 – 86,12)
		<i>sb3, seba</i> , “apprendre” ( <i>WB</i> , IV, 84, 15, 15) : période gréco-romaine (330-30 avant notre ère)
Démotique		<i>sb3.t, seba.t</i> , “enseignement” (E., 421) : 715 avant – 470 de notre ère
Copte	<p>ⲪⲐⲟ</p> <p>ⲪⲐⲟⲛ</p> <p>ⲪⲐⲟⲩ</p> <p>ⲪⲐⲟⲛ</p> <p>ⲪⲐⲟⲩⲛ</p> <p>ⲪⲐⲟⲩ</p>	<p>(S), <i>sbō</i>, “apprendre”, “enseigner”</p> <p>(B), <i>sabō</i></p> <p>(S, B), <i>sbō</i>, “enseignement, éducation”, “intelligence”</p> <p>(S, B), <i>sabē</i>, “sage, intelligent”, “rusé” (adjectif)</p> <p>(S, B), <i>sabē</i>, “sage” (nom) : un sage</p> <p>(S, B), <i>sbōyi</i>, “disciple”, “apprenti”</p> <p>(B), <i>sēb</i>, “intelligent, rusé”.</p> <p>Les premières manifestations écrites du copte datent déjà du siècle avant notre ère.</p>
Grec	σοφός	<i>sophós</i> , “qui sait, qui maîtrise un art ou une technique” (poètes, musiciens, artistes, artisans, etc.), mais aussi “instruit, intelligent”
	τὸ σοφόν σοφία	<i>tò sophón</i> , “la science, la sagesse” <i>sophía</i> , “habilité à faire” ( <i>Iliade</i> , 15,412)
	σοφώω	<i>sophōō</i> , “instruire” (LXX)
Grec moderne	σοφία	<i>sophía</i> , “savoir”, “sagesse”

Précisément, à propos de σοφός, *sophós*, **Pierre Chantraine** écrit : « *Pas d'étymologie* » (**Pierre Chantraine**, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Éditions Klincksieck, 1984, p. 1031. C'est nous qui soulignons).

Le mot σοφία, *sophía*, est un dérivé de σοφός, *sophós*, en ionien σοφίη, *sophiē*.

Les Grecs sont passés d'une connaissance pratique (maîtrise d'un art, d'une technique) à une connaissance en général, à une connaissance philosophique, mais le mot σοφός, *sophós* avec tous ses dérivés (*sophón*, *sophía*, *philosophía*, *sophistēs*, *sophóō*, etc., etc.) n'est pas un mot originellement grec, encore moins indo-européen (sanskrit : *medhā*, "sagesse" ; gotique : *snutrs*, "sage").

Toutes ces explications sont admises par les spécialistes en la matière.

Mais on peut sortir de cette attitude négative, et proposer une étymologie acceptable au plan strict de la science.

Nous proposons donc ici, pour la première fois, que le mot grec *sophós* dérive de l'égyptien *sbō* (*sb3*, *seba*), au moins pour trois arguments qui nous paraissent corrects : argument linguistique, argument culturel et argument chronologique.

### 1. Argument linguistique

C'est l'argument le plus important. Le **b** égyptien est quelquefois rendu en grec par un **ph** (*f*) :

**ancien égyptien** : *Nbt hwt*, "Maîtresse de Maison"

**démotique** : *Nbt ht*

**copte** : *Nebtho*

**grec** : Νέφθυς, *Nephtys*, déesse sœur d'Isis (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, 366, c ou § 38)

**ancien égyptien** : *w3h-ib*, *Ouah-ib Râ*, "Clément est Râ", le roi **Apriès** de la dynastie

**grec** : Οὔαφης, *Ouaphris* (**Manéthon**), Ἀπρίης, *Apriès* (**Hérodote**, II, 161).

La relation **b** : **p** : **f** est constante et régulière entre l'égyptien et le grec : *ipip* nom du mois de la saison *shemou* en égyptien ancien ; *ēbēb* ; *ēpēp*, mois de l'année copte ; grec Ἐπιφί, *Epiphi* ; *h-Sfn*, "Maison de Snefrou", nom de localité ; copte *Shbōn* ; grec Ἄσφυνις, *Asphynis* (*Asfūn* en arabe égyptien), localité en Haute-Égypte, entre Gebelein et Esna, à 46 km au sud de Louxor.

Linguistiquement, il est acceptable d'affirmer que *soph-os*, *soph-ia*, *soph-on*, *soph-ōō* grec (où n'existe pas d'étymologie) vient de l'égyptien ancien *sb3*, *seba*, *sbō* : *s-b* / *s-ph* (*f*) ; le reste c'est la terminaison qui hellénise le mot (*-os*, *-ia*, *-on*, *-ōō*).

D'autre part, l'équation sémantique entre le grec et l'égyptien est également explicable : on **enseigne** la maîtrise d'un art, d'une technique, d'une science ; l'enseigné a appris : il devient apprenti ou disciple ; la maîtrise lui confère un certain comportement, une certaine attitude intellectuelle et morale, une certaine sagesse ; l'enseigné devient un sage.

Ainsi, de la connaissance pratique particulière on aboutit à la connaissance en général, à l'intelligence des hommes et des choses grâce à l'éducation reçue.

Or, dans toutes les sociétés humaines (et même animales), les générations âgées procèdent à l'éducation des générations montantes (au sein de la cellule familiale, du clan, de la tribu, du village, de l'école) : l'institution "école" existe dans l'Égypte pharaonique dès l'Ancien Empire.

Précisément, en matière de science (géométrie, astronomie, mathématiques, médecine, écriture, droit, théologie, etc.) la Grèce a beaucoup reçu de la vieille Égypte pharaonique. Les Grecs instruits et éduqués en Égypte ont tout naturellement emprunté le mot égyptien pour "enseignement, éducation, instruction".

En fait, le grec a eu raison d'emprunter à l'Égypte, parce que *deiknūmi*, "enseigner", veut dire étymologiquement "montrer, démontrer, indiquer" (racine "montrer") ; *dēlōō*, "enseigner", veut dire originellement "rendre bien en vue, visible, évident" ; *paideúō*, "enseigner", exprime plutôt la notion de "petit", "enfance" ; *didáskō*, "enseigner", se repose sur un thème indo-européen qui veut dire primitivement "qui fait des miracles" (sanskrit : *dámsas-*, *dasrá-*) ; *manthánō*, "apprendre", mais c'est anciennement apprendre par expérience (*máthos*, "usage").

Le mot égyptien *sbō*, *sabō*, *sabē*, *seba*, *sēb*, d'où serait dérivé le grec *sophós* (*s-b* / *s-f* (*ph*)), est un mot négro-africain, attesté par exemple en maninka (Guinée, Kankan, Mali) : *sèbé*, *s`abé*, "chose importante, sérieuse, grave" apprise auprès d'un maître, d'un initié. L'éducation initiatique est chose importante et grave en effet.

Entre l'égyptien ancien et le maninka, ces concordances phonétiques, lexicales et sémantiques frappent :

Égyptien ancien		Maninka (Guinée, Kankan, Mali)
	<i>sb3</i> , <i>seba</i> , "enseigner"	<i>sèbé</i> , <i>s`abé</i> "chose importante" (éducation, initiation)
	<i>sm</i> , "prêtre" (prier, bénir, glorifier, saluer)	<i>sémá</i> , prêtre chargé de la surveillance rituelle des circoncis ; <b>Fang</b> : <i>sôme</i> , "bénir, saluer, honorer" <b>Kikongo</b> : <i>sèmà</i> <b>Mbochi</b> : <i>i-sémé</i>
	<i>di</i> , "donner" <b>Copte</b> : <i>ti</i>	<i>di</i> , "donner"
	<i>íw</i> , "aller" <i>íw m htp</i> , "venir en ( <i>m</i> ) paix ( <i>htp</i> )"	<i>wá</i> , "venir"
	<i>nw</i> , "voir", "regarder"	<i>nyá</i> , "œil" ; "regard"

## 2. Argument culturel

**Homère** (vers 850 avant notre ère), considéré par **Hérodote** comme un Grec d'Asie, a laissé *l'Iliade* et *l'Odyssée*, poèmes qui ont exercé dans l'Antiquité gréco-romaine une profonde influence sur les philosophes, les écrivains et l'éducation.

Or, cet **Homère** est le premier Grec qui a vanté la science, les connaissances des praticiens d'Égypte : « *pays de médecins les plus savants du monde* » (*Odyssée*, IV, 227-231 ; trad. **Victor Bérard**).

**Solon**, homme d'État athénien, un des Sept Sages (οἱ ἐπτὰ σοφοί) de la Grèce (vers 640-vers 558 avant notre ère) s'est rendu en Égypte, précisément à l'école de Saïs, pour apprendre (**Platon**, *Timée*, 21e, etc.).

**Isocrate**, orateur athénien (436-338 avant notre ère), affirme clairement que l'Égypte est le berceau de la philosophie (**Isocrate**, *Busiris*, XI, 22), c'est-à-dire de la "pratique" qui fixe les lois et cherche la nature des choses (*καὶ τὸν φυσὴν τὸν ὄντων δζέτῆσαι δυναται*).

**Hécateé de Milet** (vers 560-vers 480 avant notre ère), un des plus anciens et des plus vénérables historiens et géographes grecs, avait visité l'Égypte.

**Hellanicos de Mitylène** (vers 496-411 avant notre ère), un des plus anciens et des plus éminents historiens grecs, avait entendu les prêtres égyptiens prononcer *Hysiris* le nom d'*Osiris* (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, § 34). En égyptien ancien *Wsir*, copte *Ousire*, *Ousiri*.

**Hérodote** (vers 484 - vers 420 avant notre ère) a été en Égypte : à Memphis, Héliopolis, Thèbes (II, 3). Des inscriptions d'une pyramide lui furent lues par un interprète du pays (II, 125).

La fondation de Naucratis, à partir de la dynastie saïte (664-525 avant notre ère), servait de cité d'accueil à l'intelligentsia hellène qui se rendait en Égypte pour étudier auprès des savants du pays.

Au moment de la conquête perse, les Achéménides profitèrent aussi de la science des Égyptiens. **Diodore de Sicile** (I, 95) rapporte que **Darius**, roi des Perses de 522 à 486 avant notre ère, avait étudié personnellement la théologie auprès des prêtres égyptiens. Des médecins égyptiens ont été à la cour achéménide.

Ce sont les Grecs eux-mêmes, qui, tout au long de leur histoire, se réclament de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie et de la médecine des Égyptiens. L'inverse n'existe pas. Les Égyptiens ont enseigné, instruit. Les Grecs ont reçu. **Platon** lui-même n'a pas moins bénéficié de la sagesse pharaonique. Dans tous les cas, il est remarquable que la sagesse babylonienne et la sagesse hébraïque soient restées en dehors du champ réflexif du philosophe athénien. **Platon** fait au contraire mention d'**Isis**, **Neith**, **Thot** (Theuth), etc. (Cf. **Luc Brisson**, *Platon. Les mots et les mythes*, Paris, François Maspero, 1982, 238 p.)

Des mots de la langue égyptienne ont donc tout naturellement passé en grec, dans ces temps anciens. Combien de mots grecs compte-t-on dans la langue pharaonique ?

**Jamblique**, philosophe néoplatonicien, né à Chalcis (vers 250 - vers 330 de notre ère), tient pour la vérité même (αὐτὰ τ'ἀληθῆ, *autà t' alēthē*) le fait que des savants grecs ont appris en Égypte, et il serait honteux de ne pas faire appel à la sagesse égyptienne après tant de

penseurs hellènes illustres (**Pythagore**, **Platon**, **Démocrite**, **Eudoxe** et bien d'autres) qui ont trouvé l'enseignement convenable dans les inscriptions sacrées des temples égyptiens :

οὐδέ γὰρ εἶη πρέπον Πυθαγόραν μὲν καὶ Πλάτωνα καὶ Δημόκριτον καὶ  
Εὐδοξον καὶ πολλοὺς ἄλλους τῶν παλαιῶν Ἑλλήνων τετυχημέναι διδασχῆς  
"τῆς προσηκούσης ὑπὸ τῶν καθ' ἑαυτοῦς γιγνομένων ἱερογραμμάτων

(**Jamblique**, *Les Mystères d'Égypte*, I, 1,10).

Pourquoi **Jamblique** fait-il appel à la sagesse égyptienne si elle n'avait aucun lien avec sa propre conscience d'intellectuel grec pourtant féru de **Platon** ?

Or ce lien culturel et historique entre la sagesse égyptienne et la pensée grecque, celle-ci étant initiée par celle-là, passait pour la vérité même aux yeux de **Jamblique** comme, avant lui, aux yeux d'**Hérodote**, de **Diodore de Sicile**, etc.

**Aristagoras de Milet** avait composé une histoire d'Égypte en deux livres, et écrit sur les pyramides : **Elion** (*Nat. Anim.*, XI, 10) nous dit que cet historien avait expliqué les marques qui devaient désigner le bœuf Apis ; ce qui suppose qu'il l'avait appris au préalable.

**Hécatee d'Abdère**, disciple de **Pyrrhon** (vers 365-vers 275 avant notre ère), avait écrit un traité *Sur la philosophie des Égyptiens* (Cf. **Hermann Diels**, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, t. II, pp. 151-154).

**Porphyre**, philosophe platonicien, né à Tyr (234 - vers 305) rapporte que les Égyptiens regardaient le scarabée comme une image vivante du soleil (**Porphyre**, *De Abst.*, IV, 9). C'est juste : *kheper* (hiéroglyphe du scarabée sacré) est une notion capitale de la philosophie égyptienne qui se rapporte en effet au soleil et au devenir.

Ainsi, d'**Homère** (vers 850 avant notre ère) à **Porphyre** et **Jamblique** (vers 250-vers 330 de notre ère), les savants grecs ont eu des liens reconnus et acceptés avec la Vallée du Nil. De tous les pays "barbares", l'Égypte est la principale tutrice de la Grèce ancienne, dans les domaines de la vie intellectuelle, scientifique, artistique, philosophique, spirituelle, religieuse, ésotérique. Et c'est l'historien **Diodore de Sicile** qui écrit ceci :

« *Les Athéniens observent à Eleusis les mêmes rites que les Égyptiens ; car les Eumolpides dérivent des prêtres égyptiens, et les hérauts des Pastophores* »  
(**Diodore de Sicile**, I, 29).

Les prêtres égyptiens étaient les plus religieux de tous les hommes, au dire d'**Hérodote** (II, 37 : les plus scrupuleusement religieux de tous les hommes, θεοσεβέες δὲ περισσῶς ἐόντες μάγιατα πάντων ἀνθρώπων).

Dès lors, tant de liens, à travers tant de siècles, et touchant tant de domaines, le courant de l'histoire étant exclusivement dans le sens de la Grèce vers la Vallée du Nil tutrice, dès lors, tant de liens ne peuvent pas faire paraître comme "étrange" l'emprunt de certains mots égyptiens par les Grecs, tel le mot *sophós*, comme le soutient par ailleurs le raisonnement proprement linguistique.

Passons maintenant à l'argument d'ordre chronologique, en complément aux deux arguments précédents, linguistique et culturel.

### 3. Argument chronologique

Dans l'Antiquité, l'Égypte était considérée comme le pays par excellence des « *maîtres spirituels* », selon l'expression de l'égyptologue français **François Daumas** (*Maîtres spirituels dans l'Égypte ancienne*, in "Hermès", 1967, pp. 10-35).

Ces "maîtres spirituels", ces "sages", ont beaucoup contribué, en réflexion et en pédagogie, pour donner aux Égyptiens leur profond amour de la vie (au sens très large et total du terme), leur magnifique sens du divin. Ils ont donné à l'Égypte une "sagesse" où s'exprimait un humanisme qui proposait à l'homme les voies d'une conduite sociale honnête, les moyens d'une éthique publique et les "recettes" efficaces de la réussite, enfin une vivante espérance face à l'Au-delà.

Israël était conscient que sa "sagesse" avait des antécédents en Égypte, pour pouvoir écrire :

« *La sagesse de Salomon fût plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et que toute la sagesse de l'Égypte* » (1 Rois 5 : 10).

Ceci prouve au contraire que les sages égyptiens étaient réputés, quoi qu'en pense Israël, qui prêcha contre l'Égypte entre 718 et 701 avant notre ère (*Isaïe* 19 : 11-15).

Les "sages" et "philosophes" grecs, nés des millénaires après les Égyptiens à la "sagesse", ont tout naturellement bénéficié de la "sagesse" pharaonique, dont voici les principaux "maîtres spirituels" :

- **Ancien Empire** (2780-2280 avant notre ère) : **Imhotep**, architecte, conseiller du roi **Djoser** de la 3<sup>e</sup> dynastie ; **Hordjedef**, second fils de **Chéops**, roi de la 4<sup>e</sup> dynastie ; **Kagemni**, vizir de **Snefrou** de la 4<sup>e</sup> dynastie ; **Ptahhotep**, vizir sous le règne de **Iseï** de la 5<sup>e</sup> dynastie. Tous ces "sages" ont laissé des écrits ("Enseignements", "Instructions") qui comptent parmi les premières œuvres sapientiales de l'humanité. L'homme d'aujourd'hui peut encore admirer une excellente connaissance de psychologie humaine dans ces anciens ouvrages égyptiens.

- **Moyen Empire** (2052-1778 avant notre ère) : un texte égyptien traduit par l'égyptologue allemand **Hellmut Brunner** contient de manière très explicite la première définition du "sage", du "philosophe", au sens strict du mot, dans l'histoire culturelle et scientifique de l'humanité ; **Amenemhat** ou **Amménémès** (1991-1962) a laissé un "Enseignement" classique, destiné d'abord à son fils **Sésostris** (1971-1928 avant notre ère), associé au pouvoir par son père ;

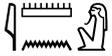
- **Nouvel Empire** (1567 - 1085 avant notre ère) : **Ani** dont la "Sagesse" est constituée de "maximes", sentences, préceptes, exhortations à l'usage d'un "honnête homme" (*s3i, saï* en égyptien pharaonique) ; **Amenemope** dont la "sagesse" comprend 30 chapitres ("demeures"), avec organisation métrique.

Il existe aussi une littérature sapientiale en démotique (*Papyrus Insinger*, d'époque romaine ; "Sagesse" de **Anksheshonq**, siècle de notre ère).

Pour ce qui est de la Grèce, on ne compte, au 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère, que *sept Sages* : les plus célèbres sont **Thalès de Milet** et **Solon d'Athènes**, l'un et l'autre ont étudié en Égypte, sous la direction des prêtres (sages, philosophes, savants égyptiens).

Et même *Le Livre de la Sagesse* a été rédigé en grec par un Juif d'Alexandrie, donc en Égypte, vers 50 avant notre ère : l'auteur introduit une idée qui n'est pas hébraïque, à savoir l'immortalité de l'âme, conception élaborée pour la première fois par les Égyptiens (**Hérodote**, II, 123).

### III. Religion – Spiritualité

Ancien égyptien		<i>Imn</i> , le dieu <b>Amon</b> ( <i>Textes des Pyramides</i> : 2350 avant notre ère)
Copte	ⲁⲙⲟⲩⲛ	(S, B), le dieu "Amoun"
Grec	Ἄμῶν	<i>Amoūn</i> ( <b>Hérodote</b> , <b>Plutarque</b> , etc.)

**Amoun** ou **Amon**, le dieu unique de Thèbes, devint, avec la dynastie, le dieu suprême de l'Égypte. Son culte à Karnak (Haute-Égypte) dura plus de 2000 ans.

**Hérodote** (II, 42) : « *En effet les Égyptiens appellent Zeus Amoun* » : Ἄμῶν ἂρ Αἰγύπτιοι καλέουσι τὸν Δία .

C'est à partir de 500 avant notre ère que la divinité pharaonique fut assimilée à **Zeus** par les Grecs, et à **Jupiter** à l'époque romaine.

La construction du premier temple d'Amon à Aghurni, tout près de la ville actuelle de Siwa (Siouah), dans le désert occidental d'Égypte, remonte à l'époque de la dynastie ( - siècle avant notre ère). **Alexandre le Grand** a consulté l'oracle d'Amon à Siwa en 331 avant notre ère. Cet oracle continua d'être sollicité jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, ou même encore plus tard : la conversion de Siwa à l'Islam n'eut lieu qu'au début du siècle, bien après toutes les autres contrées d'Égypte.

**Plutarque** (*Isis et Osiris*, 354 c ou § 9 :

« *De plus, au dire de quelques-uns, le nom de Zeus chez les Égyptiens est Amoun* (mot que nous autres Grecs avons altéré en le prononçant **Ammon**) » : Ἐτι δὲ τῶν πολλῶν νομιζόντων ἴδιον παρ' Αἰγύπτιοις ὄνομα τῶν Διὸς εἶναι ἰὸν Ἄμῶν (ὃ παράγοντες ἡμεῖς Ἄμμωνα λέγομεν)

Dieu Un - Unique, le père des pères, la mère des mères, *Amon l'Invisible*, amène à la lumière les forces latentes des choses cachées.

**Amon** est un nom propre africain, encore porté aujourd'hui en Côte d'Ivoire par exemple.

Ancien égyptien		<i>Wsir</i> , le dieu <b>Osiris</b> ( <i>Textes des Pyramides</i> : 2350 avant notre ère)
Démotique		<i>Wsir</i> , "Osiris" (E., 100)
Copte	ⲟⲩⲥⲓⲣⲉ ⲟⲩⲥⲓⲣⲓ (ⲟ)	<i>Ousirē</i> , "Osiris" <i>Ousiri</i>
Grec	Ὅσιρϛ Ἰσιρϛ	<i>Ósirís</i> , dieu d'Égypte <i>Ysirís</i> ( <b>Plutarque</b> , <i>Isis et Osiris</i> , 354a)

**Plutarque** (vers 50 - vers 125 de notre ère) a voyagé en Égypte. Il a transmis le *mythe d'Osiris* au monde gréco-latin vers 100 de notre ère. D'innombrables invocations ou allusions mythologiques dans les *Textes des Pyramides* relatives à la légende d'**Osiris** ne contredisent pas le récit global de **Plutarque** : *Pyr.* 163, 173, 175, 1007, 584, 1630, 632, 1636, 318, 825, 828, etc.

Osiris était particulièrement adoré à Abydos, en Haute-Égypte, et à Busiris, en Basse Égypte (*Pr-*Wsir** = Βούσιρις = *Bousiris*, *Busiris* = “Maison d'Osiris”).

Garant de la résurrection humaine avant **Jésus-Christ** (né en 7 ou 6 avant notre ère, mort en 30), **Osiris** avait des sanctuaires sur toutes les rives méditerranéennes. *L'Osireion de Pergame*, ancienne ville de Mysie (nord-ouest de l'Asie Mineure), capitale du royaume des Attalides, centre actif et intellectuel de la civilisation hellénistique, et *l'Osireion de Szombathely*, en Hongrie occidentale, étaient célèbres à juste titre.

**Osere** (**Osséré** / **Ossété**) est encore un nom propre chez les Mbochi, Kouyou et Makoua du Congo.

Ancien égyptien		<i>Is.t</i> , la déesse <b>Isis</b> ( <i>Textes des Pyramides</i> ) ; autres graphies : <i>3s.t</i> , <i>Iws.t</i>
Démotique		<i>Is.t</i> , “ <b>Isis</b> ” (E., 43)
Copte		(SO), <i>Esĕ</i> , “ <b>Isis</b> ” (B), <i>Esi</i>
Grec		<i>Isis</i> , divinité égyptienne (accusatif Ἴσιν, <i>Isin</i> )

Le *i* grec correspond ici à *i* ou *e* égyptien : *Isis* / *Is.t*, *Ese*, *Esi*, tandis que le *-s* final grécise le nom égyptien. Le radical est bien *Is-*, qui est le mot même égyptien sans le *-t*, marque grammaticale du féminin qui n'était plus prononcé dès la 26<sup>e</sup> dynastie, et même bien avant.

**Platon** (*Lois*, II, 657 a-b) informe que les mélodies qui se sont conservées pendant si longtemps en Égypte étaient l'œuvre d'**Isis** (*tēs Isidos*).

En effet, **Isis** avait des associations de chœurs, comme d'autres grandes divinités égyptiennes : **Amon**, **Hathor** et **Osiris**.

**Plutarque** (dans *Isis et Osiris*) a tort de donner au mot égyptien une étymologie étrangère (Ἐλληνικὸν γὰρ ἡ Ἴσις ἐστὶ §, 351f ou §2), cependant il a parfaitement raison d'écrire que les Égyptiens considéraient *Sirius* (étoile de la constellation du Grand Chien, la plus brillante du Ciel) comme l'étoile d'**Isis**, parce que cette étoile apporte de l'eau dans le Nil (τῶν τ' ἄστρων τὸν σείριον Ἴσιδος νομίζουσιν, ὑδραγωγὸν ὄντα 366 a ou § 38).

En effet, dans l'Égypte pharaonique, l'étoile *Sothis* (*Sirius*), au moment des crues du Nil, était tenue pour une forme d'apparition d'**Isis**.

À l'époque ptolémaïque (330-30 avant notre ère), **Isis** est identifiée à des divinités exotiques, devenant **Isis-Tyché** ou **Isis-Fortuna**, déesse du Hasard et du Destin. Sa force d'amour est incarnée par **Isis-Aphrodite**. Elle garde le port d'Alexandrie en tant qu'**Isis-Pharia**, **Isis du Phare**, tenant un gouvernail ou une ancre marine (ancêtre lointaine des *Vierges-à-l'Ancre*, telle la *Vierge du Suquet*, sur les Hauts de Cannes). C'est ainsi qu'**Isis** est sacrée aux marins. La ville de *Paris* (quelle que soit l'étymologie de ce nom “Paris”) symbolise dans ses armes une vénération envers la déesse égyptienne :

« De navigation en navigation, elle (Isis) retint l'attention des Nautes de Lutèce, si bien que la nacelle à la voile gonflée de la plus internationale des déesses de l'Antiquité, de l'épouse et de la mère exemplaire, subsiste encore de nos jours en un symbole millénaire dans les armes de la ville de Paris ! » (Christiane Desroches-Noblecourt, *La femme au temps des Pharaons*, Paris, Stock, 1986, pp. 39-40).

En 537 de notre ère, quand l'empereur **Justinien** fit fermer le temple d'Isis à Philae (île du Nil, en amont d'Assouan, centre culturel d'Isis du  $\dots$  siècle avant notre ère au  $\dots$  siècle de notre ère), Isis avait été récupérée depuis longtemps déjà sous l'aspect de **Marie**, la mère de l'enfant Jésus : **Isis lactans** (allaitant l'enfant **Horus** en le tenant sur ses genoux).

Le culte d'Isis (les *mystères isiaques*) se répandit en effet dans tout le monde gréco-romain, de Philae à Alexandrie, de Pompéi à toute l'Europe du Sud : l'*Iseion* (*Iseum*) de Dion en Macédoine, l'*Acropole d'Amamthonte* à Chypre, l'*Iseion de Belo-Bolonia* dans la province de Cadix en Espagne, le temple isiaque d'Ampurrias (Catalogne), **Isis-Nymphé de Laodicée** du Lycos en Turquie, etc., etc., font d'Isis vraiment une déesse universelle dans l'Antiquité gréco-romaine (Jean Leclant, "Isis, déesse universelle et divinité locale, dans le monde gréco-romain", in *Bulletin de Correspondance Hellénique* (École française d'Athènes), Supplément XIV, 1986, pp. 341-353, avec 10 fig.).

Avec le grec  $\delta\omega\rho\omicron\varsigma$ , *dōros* (dérivé de *didōmi*, "offrir", comme *dōron*, "cadeau"), second terme, le nom propre  $\text{Ισιδωρος}$ , *Isidōros*, "Isidore", signifie : "(celui) qu'Isis a donné", "(celui) qu'Isis a porté en don", c'est-à-dire le "Don d'Isis" (copte :  $\text{Ⲓⲗⲁⲱⲣⲟⲥ}$ , *Isiadōros*).

En mbochi (Congo) on a : *Ise*, nom propre, porté souvent par des "maîtres" aux forces spirituelles et occultes reconnues.

Ancien égyptien		<b>Hp</b> , le dieu "Apis", Bœuf sacré des Égyptiens ( <i>WB</i> , III, 70, 1-4)
Copte	$\text{Ⲓⲁⲙⲉ}$ $\text{Ⲓⲁⲙⲓ}$	(S), <i>Hapē</i> , le dieu "Apis" (B), <i>Hapi</i>
Grec	$\text{Ἄπις}$	<i>Ápis</i> , le dieu égyptien (Hérodote, Elie, Strabon, Plutarque, etc.)

Le nom égyptien commence par une aspiration avec le *h*, mais le grec n'orthographie pas "Hapis".

**Hérodote** (II,153) :  $\text{Ὁ δὲ Ἄπις κατὰ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν ἐστὶ Ἐπαφος}$ , c'est-à-dire : "Apis, en langue grecque, est Epaphos". **Epaphos**, nom grec d'Apis d'après Hérodote, est le fils de **Zeus** et d'**Io** qu'elle a mis au monde au bord du Nil : voir **Eschyle**, poète tragique grec, né à Eleusis 525, mort en 456 avant notre ère, dans son œuvre qui exploite les mythes traditionnels, *Prométhée enchaîné*, 851. Taureau sacré, le dieu *Apis*, l'un des puissants symboles de la fertilité du pays, fut associé par **Ptolémée**, né en Macédoine, roi d'Égypte de 305 à 283 avant notre ère, à **Pluton** et à **Apollon**, en tant que  $\text{Σέραπις}$ , *Sérapis*, c'est-à-dire "Osiris Apis", soit le Bœuf sacré défunt (*Wsir Hp*).

*Sérapis* ou *Sarapis*, dieu gréco-égyptien, dont le culte, institué à la fin du  $\dots$  siècle avant notre ère, unissait ainsi les religions grecque et égyptienne. Son principal lieu de culte fut Canope, à l'Est d'Alexandrie, où existait un grand oracle. Le culte de *Sérapis* se répandit dans les royaumes hellénistiques et dans l'Empire romain.

Ancien égyptien		<i>Dḥwty, Djhouty</i> , le dieu <b>Thot</b> (Ancien Empire : 2780-2280 avant notre ère)
Démotique		<i>Dḥwty</i> , le dieu <b>Thot</b> (E., 652)
Copte	ⲑⲟⲟϣⲦ	(S), <i>Thōout</i> , “thot”, premier mois de l’année copte. Déjà en néo-égyptien (1573-715 avant notre ère), <i>dḥwty</i> est le nom d’une fête, par la suite le nom du mois de “ <b>Thot</b> ”.
Grec	Θεῦθ Θοῦθ Θῶθ	<i>Theúth</i> , Thot ( <b>Platon</b> , <i>Phèdre</i> 274c) <i>Thoũth</i> (époque gréco-romaine) <i>Thōth</i> ( <b>G. Syncelle</b> )

Le moyen-égyptien (2052-1778 avant notre ère) ne distingue plus le *d* (*dj*) du *d* dans l’écriture. Le *d* devient *t* en copte où existent ces autres graphies : *thōout*, *thoot*, *thōth*, *thaut*.

Dieu-lune à forme d’ibis, **Thot** a plusieurs attributions et règne sur tout ce qui relève de la vie intellectuelle, scientifique et magique. Il est le patron des scribes et des magiciens. Sa bibliothèque d’Hermopolis était célèbre à juste titre. **Hippocrate de Cos** (vers 460 - vers 377 avant notre ère) a parfait ses connaissances en médecine sacrée et scientifique dans les temples égyptiens de **Thot**, pendant trois ans.

Les Grecs ont assimilé **Thot**, savant et sage, à *Hermès-trois fois-très grand* = *Hermes Trismegistos*, soit *Hermès Trismégiste*.

Les *Livres hermétiques* (par le *Corpus Hermeticum* savant qui remonte aux I<sup>er</sup> et II<sup>es</sup> siècles de notre ère) sont des écrits d’époque gréco-romaine attribués à l’inspiration du dieu **Hermès Trismégiste** qui n’est, en dernier ressort, que le dieu égyptien **Thot**.

Sur **Thot**, en tous ses aspects et en toutes ses fonctions, voir : **Patrick Boylan**, *Thoth. The Hermes of Egypt* (Chicago, Ares Publishers, 1987; édition, Londres, 1922).

Ancien égyptien		<i>N.t</i> , la déesse <b>Neith</b> ( <i>WB</i> , II, 198,9)
Grec	Νηίθ	<i>Nēith</i> ( <b>Platon</b> ).

**Hérodote** appelle la déesse de Saïs **Athéna**, déesse grecque de la Pensée, des Arts, des Sciences et de l’Industrie (**Hérodote**, II, 169 ; II, 175).

En revanche, **Platon** conserve le nom indigène de la déesse égyptienne fondatrice de la ville de Saïs : en grec, c’est **Athéna**, mais en égyptien **Neith** (Αἰγυπτιστὶ μὲν τοῦνομα Νηίθ, Ἑλληνιστὶ δὲ, ὡς ὁ ἐκείνων λόγος, Ἀθηνᾶ. **Platon**, *Timée*, 21e).

Mère du soleil de qui tout procède, patronne des huiles d’onction, créatrice du tissage, protectrice du sommeil, déesse du combat, et aussi gardienne des morts, **Neith** connut une particulière faveur à partir de la dynastie (664 - 525 avant notre ère).

Le -t est conservé par **Platon** : *N.t / Neith*, comme **Plutarque** qui conserve le -t du mot égyptien signifiant “mère” : , *mw.t*, “mère” ; copte ⲙⲁⲩⲁⲩⲧⲉ, *mààu* ; grec : Μοῦθ, *moũth* (**Plutarque**, *Isis et Osiris* 374 b ou § 36).

Étymologiquement, le théonyme *Athēnē* (*Athéna*, *Athana*) reste inexpliqué.

Hébreu : ’āsenat, **Asenath**, “Qui appartient à Neith”, une Égyptienne, fille de **Potiphera** (“Lui que Râ a donné”, en égyptien), prêtre d’On (*Iwnw* nom égyptien d’Héliopolis), épouse de **Joseph**, mère de **Manasseh** et d’**Ephraïm** (*Genèse* 41 : 45,50 ; 46 :20).

<b>Ancien égyptien</b>		<i>hwt-<b>hr</b></i> , le nom de la déesse du Ciel désignée comme la “Demeure d’Horus”, <i>Textes des Pyramides</i> : c’est le sens du nom “ <b>Hathor</b> ” (2350 avant notre ère)
<b>Copte</b>	Ⲙⲁⲩⲁⲩⲧⲉ ⲙⲁⲩⲁⲩⲧⲉ Ⲙⲁⲩⲁⲩⲧⲉ	(S), <b>Hathor</b> , le mois de l’année copte ; déjà <i>Hwt- hr</i> désignait à partir du Nouvel Empire (1567-1085 avant notre ère) une fête, d’où le nom du mois copte.  (B), <b>Athōr</b> (aussi <b>Athyr</b> , <b>Athūr</b> ) (F), <b>Hathōl</b> (-r / -l)
<b>Grec</b>	Ἀθῶρ	<b>Athūr</b> , <b>Athyr</b> , déesse égyptienne <b>Hathor</b> .

**Plutarque** a bien expliqué la composition et le contenu du nom de la déesse égyptienne **Hathor**, assimilée alors à **Isis** au moment de l’extension de la religion osirienne : les Égyptiens appellent **Isis** tantôt *Mère* (Μοῦθ), tantôt **Athyri**, et le second nom signifie “Habitation cosmique d’Horus” :

ἡ δ’ Ἴσις ἐστὶ ὅτε καὶ Μοῦθ καὶ πάλιν Ἀθυρι καὶ Μεθύερ – σημαίνουσι δὲ τῷ μὲν πρώτῳ τῶν ὀνομάτων – τῷ δὲ δευτέρῳ οἶκον Ὀρου κόσμιον (**Plutarque**, *Isis et Osiris*, 374 b ou § 56).

**Athyri** est donc bien la déesse **Athōr**, **Hathōr**, dont le nom signifie effectivement : “Demeure d’Horus”, ou le Sein-des Espaces-célestes, en tant que séjour (maison, habitation, demeure) du dieu Horus. La déesse du ciel Hathor était désignée par le même nom, “Demeure d’Horus”.

**Hathor**, mère d’**Horus** (comme d’ailleurs **Isis**), avait beaucoup d’attributions : elle était régente et corps du ciel, âme vivante des arbres, nourrice de Pharaon, maîtresse des fêtes animées, bruyantes, déesse de l’amour, de la musique et de la beauté féminine, etc. Elle était aussi la maîtresse de la *région minière du Sinaï*. Dans ce qui est aujourd’hui Israël, il y avait un temple égyptien consacré à **Hathor**, précisément à **Timna**, dont le *secteur minier* fut exploité par les Égyptiens, sous le Nouvel Empire (1567-1085 avant notre ère). Un fragment de bague ou de bracelet en faïence portant les cartouches de **Seti** (1312-1300 avant notre ère) y fut recueilli. Or le roi **Seti** affirma la puissance de l’Égypte en Palestine. Un grand *chapiteau hathorique* datant de 470 - 460 avant notre ère environ (donc avant l’époque hellénistique) a été trouvé à *Néa Paphos*, dans l’île de *Chypre* (*Kypros*, “île du cuivre”) dont le sol fournit en effet des pyrites de cuivre et de fer. Toujours dans l’île de Chypre, un autre grand chapiteau hathorique, en calcaire polychrome, a été trouvé en 1983, à Amathonte : le style a été jugé “chypre-grec archaïque”. Cette œuvre qui est ainsi la version hellénisée d’un monument d’origine égyptienne daterait de 480 avant notre ère.

D'autres représentations hathoriques ont été exhumées à Chypre. Le développement de l'iconographie de la déesse **Hathor** à Chypre souligne sans doute le rôle d'**Hathor**, protectrice des gisements de métal. **Hathor, Neith, Thot, Apis, Isis, Osiris, Amon**, etc., sont des déesses et des dieux égyptiens connus des Grecs (**Hérodote, Platon, Plutarque**, etc.).

Aucune divinité sumérienne n'est nommée par aucun auteur grec : **Enlil**, le roi des dieux sumériens, dieu du Ciel, de la Terre, de l'Air ; **Enki**, le grand dieu sumérien de l'eau ; **Utu**, le dieu sumérien du Soleil ; **Inanna**, déesse sumérienne de l'Amour et de la Procréation, de la Fertilité, déesse de la Planète Vénus, etc. La déesse de l'Amour des Babyloniens, **Ishtar (Ashtart, Astharot, Astarté, Istar, etc.)**, objet de cultes licencieux, est exclusive aux peuples sémitiques. Et le dieu national **Mardouk** ? La piété des gens d'Ougarit adorait **Baal**, la violente **Anat**, et surtout **El**, le dieu suprême, **Kuthar** le dieu forgeron et architecte, tous inconnus du monde grec. Et le dieu cananéen **Hadad** ? Bref, les divinités des Sumériens, Babyloniens, Assyriens, Hourrites, Araméens, etc. n'ont pratiquement pas eu de contact avec la spiritualité des Hellènes, ce qui n'est pas le cas avec le panthéon pharaonique.

<b>Ancien égyptien</b>		<b>ti.t</b> , "figure, image" ( <i>Urk.</i> , IV, 84,17) : . dynastie (1580-1350 avant notre ère). Variante : <b>ti</b>
<b>Démotique</b>		<b>ty</b> , "figure, forme, signe" (E., 606)
<b>Copte</b>	<b>+OI</b> <b>ΘOI</b>	(S), <b>tōi</b> , "figure, signe, modèle" (B), <b>thōi</b>
<b>Grec (mycénien)</b>		<b>te-o, teo</b> , "dieu", "divinité"
<b>Grec (crétois, chypriote)</b>	θίος	<b>thios, thi-os</b>
<b>Grec (ionien, attique, etc.)</b>	θείος	<b>theos, the-os</b>
<b>Grec (béotien)</b>	θείος	<b>thios, thi-os</b>
<b>Grec (laconien, sud-est du Péloponnèse)</b>	σίος	<b>sios, si-os (t- / s-)</b>

Expliquons.

D'abord à l'intérieur du grec lui-même : le mot *theos* n'a pas d'étymologie connue.

À l'intérieur de l'indo-européen, un grand spécialiste fait le point et écrit :

« *Le rapprochement (de theos) avec le latin deus, sanskrit deva-, est bien entendu impossible.* » **Pierre Chantraine**, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots* (Paris, Éditions Klincksieck, 1983, p. 430).

Il est donc clair que le mot grec *theos* qui signifie "dieu" n'a pas d'étymologie ni en grec même ni dans le cadre général de l'indo-européen.

Le mot commun pour "dieu, déité" dans les langues sémitiques est : accadien *ilu*, hébreu 'ēl, arabe 'ilah, etc. Il est évident que le grec *theos* ne tient pas originellement du sémitique : il n'y a rien qui puisse rapprocher ces deux signes 'ēl / *theos*.

Nous pensons que l'on peut valablement rapprocher le *theos* (*thios, sios, teo*) grec de l'égyptien *ti, ty*.

Au plan sémantique, le mot *theos*, “dieu”, par opposition à “homme” (*anthropos*, au sens de latin *homō*, attesté une fois en mycénien *atoroqo*), est un terme concret : les Grecs voyaient leurs dieux sous forme corporelle et non comme des esprits. Le mot égyptien *ti-*, *ty*, *ti*, désigne précisément une “figure”, “image”. Il tient de la même racine que cet autre mot , *tw.t*, qui signifie aussi : “image, figure”, et “statue” (le déterminatif signe D53 de la liste de Gardiner : momie déifiée debout). Une statue (vivante) est comme la *forme*, l'*image*, le *modèle*, le *signe*, l'*objet* qui ressemble le plus à quelque chose de transcendant, à un être supérieur, à dieu. Les dieux égyptiens ont tous des *formes corporelles*, des *images*. Dieux, hommes, femmes, avaient des statues en Égypte. Ces statues étaient des *statues vivantes*, des réalités transcendantes, objet de culte et de vénération.

En égyptien (copte), *to*, *thoi*, est un mot masculin et féminin (en ancien égyptien même, *ti.t* est féminin, mais *ti* masculin car cette dernière forme du mot ne comporte pas la marque grammaticale du féminin). En grec, il existe un féminin de *theos* qui est *theá* (avec un pluriel quelque peu surprenant *théainai*) ; mais *theos* est masculin, “dieu”, et aussi féminin, “déesse”. L'attique dit usuellement *hē theós*, “déesse” ; on a aussi *ho theós*, “dieu”. Ainsi, *theos* est “dieu” ou “déesse”. Le féminin en mycénien est : *teija*, “déesse”.

Le mot *theos* est *oxyton*, c'est-à-dire qu'il a l'accent aigu (l'accent tonique) sur sa finale : *theós*, *the-ós* (mycénien *te-o*, *teo*). Évidemment, la finale *-os* change si le mot se décline (deuxième déclinaison). Le radical est donc bien *te*, *the-*, *thi-* (le *thêta* et le *tau*, *th* et *t*, apparaissent aussi en égyptien *ti.t*, *ty*, *toi*, *thoi*).

Au plan phonétique donc, *ti-* et *te-* correspondent, comme *thoi* et *theo-*.

Chronologiquement, le mot égyptien est antérieur. En effet, la dynastie se situe entre 1580 et 1350 avant notre ère (encore que le mot *tw.t* se rencontre à l'Ancien Empire, c'est-à-dire la racine même du mot égyptien). Au cours du siècle avant notre ère, l'Égypte commença à commercer avec les Crétois (qui ont la forme *thi-ós*, *thiós* / égyptien *ti*, *ti.t*). Cette Égypte accueillait les Mycéniens entre 1400 et 1340 avant notre ère, et le *linéaire B* est situé entre 1400 et 1200 avant notre ère. La forme mycénienne *te-o*, *teo* peut supposer antérieurement l'égyptien *ti-*, *ti.t*.

Ainsi, le mot grec *theós*, “dieu”, “déesse”, qui n'a pas d'étymologie connue pourrait désormais en avoir une qui est égyptienne, pharaonique.

## Bibliographie

### Auteurs grecs

- Alcée et Sappho**, *Fragments*, texte établi et traduit par Th. Reinach et A. Puech, Paris, les Belles Lettres, 1937 ; tirage, 1989.
- Aristophane**, *Les Nuées* et *Les Oiseaux*, texte établi par V. Coulon et traduit par H. Van Daele, Paris, Les Belles Lettres, tirages revus et corrigés, 1987 et 1989.
- Aristote**, *Histoire des Animaux*, texte établi et traduit par P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1964-1969, 3 tomes.
- Aristote**, *Traité du Ciel*, texte établi et traduit par P. Moraux, Paris, Les Belles Lettres, 1965.
- Aristote**, *Météorologiques*, texte établi et traduit par P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1982, 2 tomes.

- Aristote**, *Métaphysique*, texte établi et traduit en anglais par H. Tredennick, 2 vol., collection : "The Loeb Classical Library".
- Damascius**, *Des premiers pincipes. Apories et résolutions*, traduction du grec, Paris, Verdier 1987. Damascius vécut au <sup>VI</sup> siècle. Il est le dernier philosophe de l'École d'Athènes. En 529, Justinien interdit l'enseignement de la philosophie à Athènes.
- Diodore de Sicile**, *Bibliothèque Historique*, 12 vol., texte établi et traduit par divers hellénistes anglais, collection : "The Loeb Classical Library".
- Diogène Laërce**, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, 2 vol., traduction, notice et notes par Robert Genaille, Paris, Garnier-Flammarion, 1965 ; pour le texte grec : voir Diogenes Laertius, 2 vol., par R.D. Hicks, dans la célèbre collection "The Loeb Classical Library".
- Eschyle**, *Les Suppliantes, Les Perses et Agamemnon*, texte établi et traduit par P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1931, nouveaux tirages en 1983 et 1984.
- Hérodote**, *Histoires*, Livre II : *Euterpe*, Livre III : *Thalie*, texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1930 et 1939, nouveaux tirages 1982 et 1967.
- Hésiode**, *Théogonie - Les Travaux et les Jours*, texte établi et traduit par P. Mazon, 1928, nouveau tirage 1986.
- Homère**, *L'Odyssée*, texte établi et traduit par V. Bérard, Paris, Les Belles Lettres, 1924, nouveau tirage 1974-1989, 3 tomes.
- Isocrate**, *Busiris*, texte établi et traduit par G. Mathieu et E. Brémond, Paris, Les Belles Lettres, 1929, 4ème tirage 1972.
- Jamblique**, *Les Mystères d'Égypte*, texte établi et traduit par E. des Places, 1966, 2ème tirage revu 1989.
- Lalouette C.**, *L'Empire des Ramsès*, Paris, Fayard, 1985.
- Platon**, *Gorgias, Euthydème, Ménexène, Phédon, République, Phèdre, Le Politique, Timée, Critias, Philèbe, Lois, Epinomis*, textes établis et traduits par divers hellénistes (A. Croiset, L. Bodin, L. Méridier, L. Robin, E. Chambry, Cl. Moreschini, P. Vicaire, Ad. Diès, A. Rivaud, E. des Places), Paris, Les Belles Lettres, depuis 1920, récents tirages à partir de 1970.
- Plutarque**, *Œuvres morales*, Tome V - 2ème partie : *Isis et Osiris*, texte établi et traduit par Chr. Froidefond, Paris, Les Belles Lettres, 1988. Dans la collection "The Loeb Classical Library", le texte a été établi et traduit en anglais par Frank Cole Babbitt, 1984, 1ère édit. 1936.
- Porphyre**, *Vie de Pythagore - Lettre à Marcella*, texte établi et traduit par E. des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- Présocratiques** : H. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, édit., 3 vol., 1922.
- Strabon**, *Géographie*, texte établi et traduit en anglais par Horace L. Jones, 8 vol., collection : "The Loeb Classical Library".
- Théophraste**, *Recherches sur les plantes*, texte établi et traduit par S. Amigues, Paris, Les Belles Lettres, 2 tomes, 1988-1989. Dans la collection "The Loeb Classical Library", le texte a été établi et traduit en anglais par Sir Arthur Hort, 1968 (1ère édit. 1916).
- Version grecque de la Bible (Ancien Testament) : Septuaginta (LXX)**, édit. par Alfred Rahlfs, 2 vol. en un seul, Stuttgart, édit. de 1979.
- Waddell**, W.G., *Manetho*, Loeb Classical Library, Cambridge, Mass. et Londres, 1940. *Fragments de Manéthon* établis et traduits en anglais.

**Autres auteurs :**

- Chadwick**, J., *Linear B and related scripts*, University of California Press, 1987
- Chantraine**, P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Editions Klincksieck, 2 vol., édit. de 1983-1984.
- Boylan P.**, *Thoth. The Hermes of Egypt*, Chicago, Ares Publishers, 1987; . édition, Londres, 1922.
- Brisson L.**, *Platon. Les mots et les mythes*, Paris, François Maspero, 1982.
- Desroches-Noblecourt Ch.**, *La femme au temps des Pharaons*, Paris, Stock, 1986,
- Erichsen**, W., *Demotisches Glossar*, Kopenhagen, Ejnar Munksgaard, 1954.

- Erman**, A. et **Grapow**, H., *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, 5 volumes et 7 suppléments, Leipzig, 1926-1971.
- Gardiner** A. H., *Egyptian Grammar. Being an introduction to the Study of Hieroglyphs*, Oxford, Griffith Institute, 1994.
- Obenga** T., *Origine commune de l'égyptien ancien, du copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction à la linguistique historique africaine*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1993.
- Vergote**, J., 'L'Égypte berceau du monachisme chrétien', in "Chronique d'Égypte" (Bruxelles) n°34, 1942, pp. 329-345. Le monachisme chrétien est issu du sol égyptien.
- Vernant**, J.-P., *Les origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1962. Collection : "Mythes et Religions", dirigée par Georges Dumézil, n° 45.
- Vycichl**, W., *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Louvain, Peeters, 1983, préface de Rodolphe Kasser.

#### Abréviations :

Dialectes coptes :

- (A) : akhmîmique
- (B) : bohaïrique
- (F) : fayoumique
- (L) : lycopolitain
- (O) : oxyrhynchite
- (S) : sahidique

E. : Erichsen, W., *Demotisches Glossar*

Gen. : Genèse

Urk. I. : *Urkunden des alten Reichs*, K. Sethe

Urk. IV. : *Urkunden der 18. Dynastie*, W. Helck.

Urk. V. : *Religiöse Urkunden*, H. Grapow

Urk. VII. : *Urkunden des mittleren Reichs*, K. Sethe

WB : *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, E. Erman, H. Grapow

LXX : *La Septante*

#### ☐ L'auteur

**Théophile OBENGA** : Docteur d'État ès Lettres et Sciences humaines de l'Université de Montpellier. Il est philosophe, historien, linguiste et égyptologue, membre de la *Société française d'Égyptologie*. Il a collaboré, dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire Générale de l'Afrique*, et à celle de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*. Il a dirigé jusqu'à la fin de l'année 1991, le *Centre International des Civilisations Bantu* (CICIBA, Libreville, Gabon). Il a été professeur d'histoire ancienne et d'égyptologie pendant plusieurs années à l'Université Marien N'Gouabi de Brazzaville (Congo). Il est l'auteur de nombreuses publications parmi lesquelles : *La philosophie africaine de la période pharaonique — 2780–330 avant notre ère* (Paris, L'Harmattan, 1990), *Origine commune de l'égyptien, du copte et des langues négro-africaines modernes*, Paris, L'Harmattan, 1993, *La géométrie égyptienne — Contribution de l'Afrique antique à la Mathématique mondiale* (Paris, L'Harmattan/Khepera, 1995), *Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx — Contribution de Cheikh Anta Diop à l'historiographie mondiale* (Paris, Khepera/Présence Africaine, 1996), *L'Égypte, la Grèce et l'École d'Alexandrie*, (Paris, Khepera/L'Harmattan, 2006), et plus récemment le livre *L'égyptien pharaonique : une langue négro-africaine* (Paris, Présence Africaine, 2010). Il a enseigné à *Temple University* à Philadelphie, aux USA, l'égyptologie et l'œuvre de Cheikh Anta Diop. Il a été également Chairman au Département des "Études africaines" à l'Université de San Francisco aux USA où il a enseigné l'égyptologie. Il dirige la revue *ANKH*. **Publications** : <http://www.ankhonline.com>